

Québec français



Entre chiens et loups

Véronique Nguyen-Duy

Number 114, Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56202ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nguyen-Duy, V. (1999). Entre chiens et loups. *Québec français*, (114), 101–102.

*La ville s'endormait, j'en oublie le nom.
Jacques Brel (Barclay, 1977).*

Entre chiens et loups

Littleton ; un nom banal comme un mardi ensoleillé à Denver. Littleton ; un nom ordinaire comme cette poignée d'adolescents qui ont perdu la tête et la vie au mois d'avril dernier. Littleton; quand la banalité se veut plus grande que nature, quand l'ordinaire s'affuble d'un petit extra. J'entends d'ici le cri de guerre du chef de pupitre : Exit le Kosovo, vive le Colorado ! Nous sommes les défenseurs du droit du public à l'information et, anyway, le public est tanné des charniers.

PAR VÉRONIQUE NGUYÈN-DUY

La fascination morbide étant ce qu'elle est, nous avons dévoré les rictus horrifiés des rescapés et le visage compassé du président, le reportage en direct et l'analyse de l'impact de la télévision sur les jeunes. La loi de l'audimat étant ce qu'elle est, nous n'avons pas perdu un seul des mots hurlés dans le microphone, un seul des regards hagards lancés à la caméra, une seule des larmes essuyées par un journaliste-plus-doux-que-du-coton. Et afin que les agresseurs et les victimes ne soient pas en reste, coincés qu'ils étaient dans cet enfer tout secondaire, des téléviseurs placés dans chaque classe leur permettaient de suivre l'événement en direct, les informant des manœuvres des policiers et secouristes. Un étudiant, doté d'un téléphone cellulaire et ayant eu vent des prophéties d'Andy Warhol, a même contacté la station de télévision locale pour décrire en direct ce qu'il voyait de sa cachette. Quelle conscience civique ! Il avait seulement omis de considérer que les tireurs-fous, rivés eux

aussi à leur écran de télévision, pourraient ainsi le retracer. Plus conscient que ça, tu meurs...

D'aucuns me diront que mon mauvais goût n'a d'égal que ma mauvaise foi. Ils auraient probablement raison. Je pourrais en effet faire état du rôle positif que peuvent jouer les médias lorsqu'ils diffusent des informations relatives à la sécurité publique ou lorsqu'ils créent des lignes téléphoniques où les proches peuvent obtenir renseignements et support psychologique. Je pourrais aussi souligner la conscience critique des médias qui n'ont de cesse de questionner leur influence sur les jeunes esprits impressionnables et brandir comme un trophée cet entrefilet qui nous apprend que la Metro-Goldwyn-Mayer a retiré du marché les vidéocassettes du film *The Basketball Diaries* parce qu'on y voit un étudiant entrer dans une école et tirer à bout portant sur tout ce qui bouge. Je pourrais aussi saluer l'entente survenue entre les stations de télévision et les corps policiers de la région de Boston, entente qui vise à régler la couverture en

direct des situations de crise, ou encore la nouvelle ligne de conduite de CNN voulant qu'il ne faille jamais rien faire qui puisse mettre en danger la vie humaine ni compromettre la sécurité d'une personne ou encore le cours des opérations policières. Tout cela pour finalement faire valoir, comme cet éditorialiste du *Boston Herald*, sur le fait que les journalistes sont aussi des citoyens et qu'ils sont conscients que la couverture en direct d'événements dramatiques peut empirer la situation plus qu'elle ne sert le droit du public à l'information.

Mais, ce faisant, j'oublierais que les réseaux de télévision se sont ouvertement félicités des cotes d'écoute record qu'ils ont atteint durant la couverture de la fusillade. J'oublierais que les ressources allouées par les télévisions pour la couverture de cet événement ont dépassé de beaucoup celles pour la guerre au Kosovo ou pour les massacres au Rwanda et ce, malgré les pertes humaines et les implications politiques de ces conflits. J'oublierais que CNN, troquant sa ligne de conduite

pour une ligne à pêche miraculeuse, a envoyé un contingent de 70 journalistes et techniciens à Littleton alors que les réseaux NBC et ABC, plus modestes, se sont contentés d'en dépêcher une cinquantaine. J'oublierais tout cela pour un reportage larmoyant dans lequel un journaliste serre dans ses bras une pauvre adolescente en pleurs ou pour une simple émission spéciale dans laquelle un panel de journalistes et d'universitaires, agrégat forcé de spécialistes et d'experts, s'interroge savamment sur le rôle que jouent les médias dans la prétendue montée de violence des dernières années. J'oublierais au nom des bons sentiments et du pathos dégoulinant.

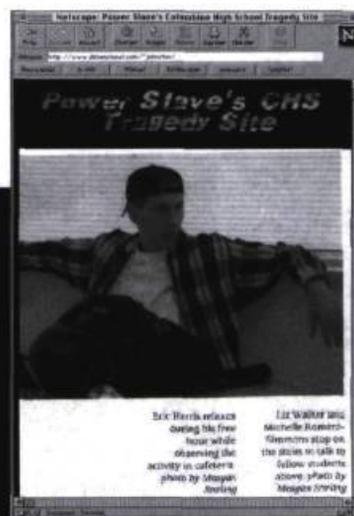
Littleton ; un nom qui paie comme l'horreur qu'il évoque. Une horreur en quadrichromie, étalée à la une des quotidiens ; une horreur qui palpète en direct à la télévision — *Live on TV you can watch them die*. Littleton ; un nom qu'on oublierait dès qu'il aura cessé de faire sonner le tiroir-

de caméra ? À Littleton, qui donc tient la chaîne ? Les adolescents en manque d'amour ? Les journalistes en manque de popularité ? Les journaux en manque de lectorat ? La télévision en manque d'auditeurs ? Les groupes de presse en manque de revenus publicitaires ? *Tell me my friend, qui est le maître ici ? Et qu'il se lève !*

Et le peuple se leva. Il se leva, comme lui seul sait le faire, la main soudée à la zapette et le regard rivé sur le téléviseur ; indigné de toutes ces courbettes, de toutes ces horreurs ; pestant contre cette société maudite qui rend les gens malades ; contre ces maudits malades qui tuent la beauté du monde ; contre le monde qui ne tourne pas rond ; contre les ronds que les médias se mettent dans les poches ; contre ces poches qui ne sont même pas capables de faire un gros plan sur la dépouille sanguinolente d'un de ces maudits malades. Il se leva pour faciliter le décompte

tombe le jour qui emporte avec lui les chiens dociles. S'asseoir avant que ne vienne la nuit et sa meute de loups affamés. Se lever pour s'indigner. S'asseoir pour mieux croire. Se lever et s'asseoir, au moment où tout est gris, où les frontières sont sans limites. Se lever et s'asseoir, comme pour se donner bonne conscience. Se lever et s'asseoir avec une ostentation inversement proportionnelle à la conviction. Se lever et s'asseoir, sans cesse, pour ne pas voir qu'à Littleton les chiens dansent avec les loups au bout d'une chaîne de télévision. Je m'en veux de me lever sans jamais m'élever. Je m'en veux d'être toujours assise.

Et le peuple se leva. Il se leva, comme lui seul sait le faire, la main soudée à la zapette et le regard rivé sur le téléviseur ; indigné de toutes ces courbettes, de toutes ces horreurs ; pestant contre cette société maudite qui rend les gens malades ; contre ces maudits malades qui tuent la beauté du monde ; contre le monde qui ne tourne pas rond ; contre les ronds que les médias se mettent dans les poches ; contre ces poches qui ne sont même pas capables de faire un gros plan sur la dépouille sanguinolente d'un de ces maudits malades.



caisse, dès qu'il sera remplacé par un plus jeune, par un plus fou. Littleton ; là où l'impératif kantien — *respecter l'humanité en soi et en autrui* — se meurt entre une bande de chiens fous affublés d'imperméables noirs et une meute de jeunes loups bardés de micros et de caméras.

À moins que ce ne soit le contraire ? Car, d'après la fable de Lafontaine, le loup envie le chien mais, comprenant que la liberté est le prix d'un ventre plein et d'une couche sèche, il choisit néanmoins de continuer son chemin, sans chaîne. À Littleton, qui sont les chiens et qui sont les loups ? Qui est le plus libre ? Qui est le plus déchaîné ? Celui qui fait fi de la chaîne qu'il aura aux pieds ou celui qui fait mine de ne pas voir celle qu'il porte à bout

des têtes de pipe, de nœuds et de turcs que nos médias vendent, par tranches de mille et à prix d'or, à leurs annonceurs. Il se leva pour saluer un journaliste-vedette descendu des nues jusque dans la rue pour mener une *vox populi* sur la grave question de la violence dans les écoles de l'est de Montréal. Il se leva pour déposer quelques fleurs au pied d'un quelconque écran géant, installé dans un quelconque centre-commercial des États-Unis afin de retransmettre, 24 heures sur 24, des images en direct de Littleton.

Tell me my friend, qui est le maître ici ? Et qu'il se lève ! Et le peuple se leva, tout comme moi. Nous nous sommes levés, comme nous seuls savons le faire, pour mieux nous rasseoir. Se lever avant que ne

Notes

1. Andy Warhol a dit que chaque personne aura désormais son cinq minutes de célébrité... à la télévision.
2. *The Globe and Mail* (Toronto), 21 avril 1999, A9 ; *The New York Times*, 26 avril 1999, C14.
3. *The Boston Herald*, 23 avril 1999, p. 36
4. *The Globe and Mail* (Toronto), 29 avril 1999, A17.
5. Richard Desjardins, « Les Yankees », *Les derniers humains*, Éditions Fukinic, 1988.